

MA MÈRE S'APPELLE SUZY. Elle est rousse aux yeux verts, pas très grande, plutôt sexy, peut-être un peu trop ronde depuis son dernier chagrin d'amour. Dimanche, elle aura quarante et un ans. Drôle de bonne femme, ma mère.

Chaque matin, je trouve un mot griffonné en vitesse qu'elle me laisse sur la table de la cuisine. Elle a même un carnet spécial, avec une spirale parce que les feuilles s'arrachent plus facilement. Elle écrit une phrase avant de partir à l'usine, des banalités de toutes sortes, des listes de courses, des recommandations : mange au moins une tartine, couvre-toi, ne sois pas en retard, ou bien : qu'as-tu fait de la boîte des boutons ? pense à ce que je t'ai dit hier soir, tu n'aurais pas vu mon pull rouge ?

Avant, les jours où ses horaires le permettaient et que j'allais encore au collège, nous buvions un café en silence, l'une en face de l'autre, en écoutant la radio. Puis, une bise sur le bout du nez et en route ! Pendant toutes les années où Ricco a vécu avec nous, il nous laissait ces moments-là, les

seuls au fond qu'il nous accordait. Il ne se levait jamais tant que l'une d'entre nous était encore à rôder dans l'appartement. Maintenant je travaille dans un salon de coiffure, Ricco n'est plus là, et quand je me lève elle est déjà partie. C'est une autre vie. Je crois qu'elle a du mal à me voir grandir et qu'elle essaie de ne pas me perdre tout à fait.

Aujourd'hui, elle a écrit : « Bonne journée, ma chérie, profite bien de ce jour de congé », en sachant bien sûr que j'allais passer mon temps à lui chercher un cadeau, même si elle a décidé de ne rien organiser cette année, à cause de son dernier anniversaire, à cause de Ricco et de tout ce qui a changé depuis un an. Elle sait que je vais chercher ce cadeau, et elle fait semblant de ne pas savoir. C'est presque toujours ainsi avec ma mère.

Parfois, on dirait qu'elle a peur de moi, je veux dire de mes secrets. Toutes les mères ont sans doute cette peur-là. Mais pourquoi écrire des choses sans importance, des mots toujours trop simples, toujours autre chose que les vrais soucis ? Et surtout, pourquoi n'écrit-elle jamais : « Envole-toi, ma chérie, envolé-toi, laisse tomber la coiffure, rêve, gaspille ton temps, c'est si beau » ?

C'est la première chose à laquelle j'ai pensé en me réveillant, son anniversaire, d'autant que je n'avais pas l'idée géniale, celle qui esbrouferait tout le monde, dont je serais vraiment fière. Les jours précédents, je n'avais pas eu une

minute pour m'en occuper. Quand je quitte le salon de coiffure où je suis employée depuis deux mois, toutes les boutiques sont déjà fermées. Il n'y a plus rien à faire dans les rues. À part quelques bistrots, la ville commence à s'endormir. À cette saison, la nuit tombe si vite, c'est si triste. Les jours ne ressemblent à rien. Je me lève, je vais au salon, je tripote des cheveux et des crânes, je fais des shampooings et des shampooings, je passe des crèmes démêlantes sur les pointes, j'entends « c'est chaud », « c'est froid », je cours prendre le bus 25, je rentre, je me couche. C'est tout.

Il arrive que Steph vienne m'attendre à la fermeture et nous marchons un moment ensemble. Il me prend par les épaules, m'embrasse sur la bouche au milieu du trottoir et nous allons au Bar des Amis boire un café brûlant avant de nous séparer. Je sais qu'un jour je ne l'aimerai plus, je ne l'aime déjà plus mais j'ai peur des ruptures, à cause de ma mère.

Ce matin, une fois debout, j'ai jeté un œil dehors. Il pleuvait. En face, la plupart des fenêtres de l'hôtel étaient ouvertes. L'heure du ménage, sauf dans la chambre du deuxième étage, celle où j'aperçois quelquefois cet homme qui lance à la rue des regards impatients, comme s'il attendait quelqu'un qui n'arrive jamais. J'ai bu mon chocolat et j'ai traîné un long moment dans l'appartement où nous habitons, ma mère et moi. Cela me plaisait de ne pas avoir à me presser, ni à respirer les odeurs d'ammoniaque et de teintures qui me

piquent les yeux, m'irritent la gorge et parfois me donnent la nausée. Il y avait longtemps que je n'avais pas eu un réveil aussi agréable.

J'ai pris une douche et je me suis habillée pour me mettre en quête du cadeau adapté à mon modeste budget. En me préparant, je me disais quel dommage qu'aucun homme ne soit là à organiser en douce une jolie fête pour elle ! Je sais ce qui doit trotter dans sa tête, je sais qu'elle pense à son dernier anniversaire. Ricco l'a quittée quelques jours après. Une journée inoubliable.

Depuis la grève à l'usine où elle travaille, ça n'allait plus très fort entre eux. C'était même complètement fini. Il n'avait accepté ni ses absences ni qu'elle se soit impliquée autant dans les réunions et tout ce qu'il avait fallu mener à bien pendant trois semaines. Aussi, le dimanche prévu pour le repas avec les amis et les cadeaux, il s'était arrangé pour ne pas être là, prétextant qu'il devait accompagner son parquet-salon et l'équipe de musiciens en tournée dans la campagne environnante. La veille, il avait laissé un maigre bouquet sur le buffet, sans y ajouter un mot.

Outre une crise de larmes qui a duré des heures et des heures, et la mise à la poubelle des fleurs en question, ma mère a tout annulé. C'était la fin du monde.

En quelques minutes, l'appartement est devenu une sorte de mer déchaînée, elle jetait n'importe où ce qui lui tombait

sous la main et je passais derrière elle pour tenter de limiter les dégâts. Nous marchions dans un désordre effrayant, elle pleurait, et je murmurais des mots tendres pour la calmer.

Nous sommes restées chez nous, téléphone décroché, porte fermée à double tour. Je n'osais pas la laisser. Deux ou trois fois la sonnette a retenti, des amis qui volaient à notre secours. En vain. Je les rassurais comme je pouvais, ils me donnaient des conseils. Lorsqu'en fin de journée j'ai tout de même ouvert, parce que Bernadette Chaulon menaçait d'appeler les pompiers, il y avait plusieurs bouquets en souffrance sur le palier, ceux que nos visiteurs avaient abandonnés. C'était étrange toutes ces fleurs fatiguées qui jonchaient le sol, toutes ces condoléances. Parce qu'on aurait vraiment dit un enterrement, l'enterrement de l'amour entre Ricco et ma mère.

Il était rentré tard dans la nuit. Elle et moi étions chacune dans notre lit. Impossible de dormir. Je la revoyais tout au long de cette journée sans fin, ressasser les mêmes souvenirs, toujours les plus beaux, parce que c'était ceux qui pouvaient la faire pleurer. Elle se vidait de ses larmes. Je ne l'avais jamais vue ainsi. Jamais tant de chagrin. De ma chambre, je l'entendais sangloter encore, se moucher, se lever pour aller boire un verre d'eau. Avant Ricco, il y avait eu Bob et Paul, quelques dimanches au soleil, des grillades, des balades en camion, des moules et des frites dans des bistrotts de la côte. Ils n'avaient